

Mosconi, N. (1994). *Femmes et savoir*. Paris : L'Harmattan.

Claudie Solar

Volume 21, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031802ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031802ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Solar, C. (1995). Compte rendu de [Mosconi, N. (1994). *Femmes et savoir*. Paris : L'Harmattan.] *Revue des sciences de l'éducation*, 21(2), 424–427.
<https://doi.org/10.7202/031802ar>

Mosconi, N. (1994). *Femmes et savoir*. Paris: L'Harmattan.

Il est toujours bien agréable de trouver des auteurs, hommes ou femmes, qui sont préoccupés par les mêmes questions, qui tentent de cerner les mêmes problématiques et qui apportent des analyses qui convergent avec celles que l'on a déjà élaborées. C'est précisément ce qui arrive avec le livre de Mosconi. Produit de son

travail d'habilitation au statut de professeur des universités en France, Mosconi s'est attaquée à la problématique des femmes et du savoir. Elle complète ainsi un travail amorcé antérieurement et dont j'avais pu déjà apprécier l'apport dans le construit du rapport au savoir (Mosconi, 1989).

Mosconi pose donc dans son livre la question «du savoir et des savoirs, dans leur nature, leur contribution et leur répartition sociales et sexuelles et la question du rapport au savoir, dans la mesure où elle réintroduit l'individu dans son rôle original d'appropriation et dans sa démarche propre et singulière, consciente et inconsciente, de création d'un savoir et de savoirs» (p. 7).

Le livre comporte trois parties. La première porte sur le savoir et la différence des sexes sous l'angle de la psychanalyse et d'une analyse sociopolitique des rapports sociaux de sexe dans un contexte de pluralité et de démocratie. Cette démarche permet de cerner le processus d'intériorisation dans la construction du genre, vue comme la réélaboration culturelle du sexe biologique (p. 28), et dans la construction d'un rapport au savoir où les femmes n'ont pas ou peu la possibilité de créer leur propre imaginaire et leurs propres symboles (p. 31). Mosconi lie ainsi la personnalité psychofamiliale et la personnalité sociale. Elle établit un parallèle entre domination dans les rapports sociaux et domination dans les savoirs qui inscrivent les femmes dans des rapports de répétition des savoirs et non de création de savoirs (p. 81).

La deuxième partie traite de l'institution scolaire en France. L'analyse porte un regard historique sur l'accès des femmes à l'éducation et à la profession enseignante pour développer par la suite une perspective quant à la sexuation des niveaux, des savoirs et des disciplines, reprenant ainsi les rapports sociaux de sexe et les rapports aux savoirs sexués au sein de cette organisation sociale.

La dernière partie reprend les éléments mis en évidence dans les deux premières parties pour les articuler entre elles autour d'une analyse du rapport au savoir sous des approches psychofamiliale et psychosociale. Elle montre ainsi que l'interdit de savoir traditionnellement imposé aux filles (p. 308) a été officiellement levé lorsque l'école est devenue obligatoire mais que «l'image la plus forte que l'école transmet encore, c'est qu'il n'y a pas (ou peu) d'«héroïnes culturelles», de femmes créatrices, que les filles «n'iront pas loin» dans les savoirs, c'est-à-dire qu'elles sont capables de se les approprier, sûrement, de les transmettre, sans doute, mais surtout pas d'en créer de nouveaux» (p. 315). Ceci explique pourquoi les femmes sont encore peu nombreuses dans la production de la culture, production qui offre un pouvoir symbolique dans la construction de l'imaginaire social. «C'est toujours par le maintien d'un quasi-monopole sur un certain nombre de savoirs que le groupe des hommes s'assure un monopole sur les pouvoirs essentiels dans notre société» (p. 333).

Le livre est intéressant à plus d'un titre. Tout d'abord, je mentionnerai la formation en philosophie de l'autrice qui assure une qualité dans l'argumentation

proposée aux lecteurs et aux lectrices. En second lieu, cette qualité s'allie à une qualité d'écriture toujours appréciée dans les écrits savants. Puis, il convient de noter la richesse des références qui ne se limitent pas aux seuls écrits français européens et qui incluent des écrits québécois et des écrits anglophones britanniques, australiens et américains. Mosconi connaît certains travaux qui ont été menés au Québec par des scientifiques telles Baudoux, Descarries-Bélanger, Lafortune, Mura, Zavalloni, ce qui est agréable de trouver chez une scientifique française qui n'a mis les pieds pour la première fois en Amérique qu'au printemps 1994 pour participer à un colloque de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences.

Plus fondamentalement, ce qui est intéressant dans le livre de Mosconi, c'est l'articulation entre la personne et le social. L'analyse établit des liens entre la personne dans sa conception d'elle-même vis-à-vis les savoirs eux-mêmes construits sur une logique sociale. Si la partie sur la construction du rapport au savoir des femmes s'appuie sur la psychanalyse, tout particulièrement l'apport de Mélanie Klein, l'analyse sociologique du savoir s'appuie quant à elle sur les travaux de Berger et Luckmann. Mosconi fait la démonstration que la construction du rapport au savoir chez la femme ne peut se comprendre sans une mise en perspective sociale sur les savoirs. Cette perspective est d'autant plus pertinente de nos jours que l'on commence de plus en plus à reconnaître que le pouvoir de demain se fonde sur le savoir.

Si je partage bien des analyses et des perspectives présentées dans ce livre sur le rapport au savoir des femmes, il y a toutefois des aspects qui m'apportent moins. Le principal est celui de la psychanalyse. Ce cadre d'analyse, s'il apporte des éléments intéressants dans la lecture de la psyché, est empreint d'un androcentrisme tel que je n'ai jamais su apprécier les tentatives d'ajustement féministe. Le symbolisme de la nomenclature psychanalytique est tel qu'il y a constamment confrontation avec un savoir masculiniste qui entache les idées sous-jacentes. Les équivalences utilisées entre «savoir» et «pénis» ou encore «domaine de la maternité» et «domaine de la création des idées et du savoir» (p. 299) m'apparaissent impropres à construire une lecture féministe du rapport au savoir des femmes. C'est là un point de divergence majeure puisque j'associe le savoir psychanalytique à un savoir qui est aliénant pour les femmes et qui participe à la construction du non-savoir des femmes (Solar, 1993).

Cette divergence de point de vue n'est peut-être pas seulement une question d'appréciation personnelle mais aussi une question culturelle. Un séjour en Europe francophone met vite en évidence la prégnance de la psychanalyse dans le milieu scientifique, ce qui n'est pas le cas en francophonie d'Amérique. Aussi, toute personne qui trouve dans la psychanalyse des points d'ancrage intéressants auront encore plus de plaisir que moi à lire ce livre. En effet, à ces personnes, Mosconi propose une critique féministe de la psychanalyse et utilise des autrices qui ont tenté de pallier les manques de la théorie freudienne.

Comme deuxième élément de critique, je mentionnerai que le livre se limite à faire l'analyse critique de la construction du rapport au savoir des femmes. Il aurait

pu ouvrir davantage sur les changements qui révolutionnent les assises sociales. En effet, s'il est vrai que les femmes ont été interdites d'accès aux savoirs pendant longtemps, ce n'est plus le cas aujourd'hui même si les résistances aux changements sont de taille, puisqu'ils sont inscrits dans l'imaginaire social. Toutefois, il y a de plus en plus de femmes dans tous les secteurs de savoir. Seuls le génie et l'informatique sont des bastions difficiles à ébranler. Mais les changements sont à leur porte tout au moins en Amérique du Nord et l'apport des études féministes bouleversent les savoirs institués. En conséquence, il y aurait eu lieu de dépasser la situation qui a prévalu pour la génération adulte actuelle pour ouvrir sur celle des femmes plus jeunes qui ont moins connu la prégnance de l'interdit de savoir. De plus, d'après moi, il n'y a pas de savoir qui transcende les catégories de sexes (p. 338); les mathématiques ou les sciences de la matière sont comme tout autre savoir «un ensemble de significations, historiquement constitué, nécessaire à la survie et à l'organisation de la société» (p. 264).

En conclusion, toute personne intéressée à la problématique du savoir, du rapport au savoir, à la place sociale du savoir et de l'institution éducative trouvera dans ce livre une grande richesse d'idées. Je le recommande vivement.

Claudie Solar
Université d'Ottawa

* * *